

(Texte en hommage à Pascal Laheurte, écrit lors du passage en l'an 2000 et publié dans la revue « Direct'Cimes » de la FFME, ainsi que dans les Annales 2000 du Groupe de Haute Montagne (GHM))

La dernière montagne par Jean-Marie Choffat

“Dans ce monde qui ne rêve que de beauté et de jeunesse, la mort ne peut plus venir qu'à la dérobée, comme un serviteur disgracieux que l'on ferait passer par l'office”.
Christian Bobin - *La présence pure*.

Comment dire la fragilité d'une vie et parler de la mort d'un ami ? De son meilleur ami ! Comment effacer l'image de l'homme infime perché cinquante mètres plus haut et gommer la vision du corps minuscule, tellement vulnérable, qui semble d'abord hésiter au bord du vide avant de s'y abandonner, d'y plonger comme à regret, dans un cri où s'entremêlent surprise et révolte. Votre esprit enregistre la chute, mais elle semble se dérouler au ralenti.

Pourtant le corps, au début rétréci, grossit très vite. Un court instant, il vole dans l'azur. Comme l'on souhaiterait alors, à ce moment précis, le voir devenir oiseau ou mieux encore : papillon. Mais il reste humain : trop humain. Pis encore : il semble s'alourdir davantage, devenir pierre. Son envol est terriblement irréversible. À peine l'avez-vous compris, que déjà, dans un sacrifice ultime, un dernier choc sourd et insoutenable, le corps s'abîme et la vie s'éteint d'un coup sur le pierrier.

C'est un trou béant qui soudain s'installe en vous. Il arrive à anesthésier toute pensée cohérente, se moquant pas mal de l'amitié, des aventures passées et des rêves futurs...

Le cœur cogne à tout rompre dans votre poitrine. En hurlant, les mots se bousculent dans votre tête, mais curieusement votre bouche, elle, reste silencieuse : aucun son ne parvient à s'en échapper. Votre champ de vision se limite seulement au long corps allongé sur les pierres ; allongé et endormi pour l'éternité : les yeux sont désespérément fixes, le regard déjà vitreux. J'ai vu trop de morts – en montagne et ailleurs – pour ne pas comprendre de suite l'irréparable. Nous sommes en Iran, à Khorramābād. Il est treize heures ce 13 juillet 1999.

Pascal Laheurte vient de faire une chute mortelle : les deux cornières du dernier rappel ont tenu pour la descente de Saïd, elles ont lâché pour celle de Pascal. A-t-il eu le temps, pendant sa chute éclair, d'avoir une dernière pensée pour sa famille, pour ses amis ? A-t-il eu le temps, comme il est dit en pareil cas, de voir se dérouler à l'envers le film de sa vie ? Questions à jamais sans réponse ! Tout en bas, les toits blancs de la ville inondés de chaleur ; des rues, insensibles à la douleur humaine, montent en échos amplifiés, les bruits, les cris et les rires.

Arrivés le 5 juillet à Téhéran, Pascal, Leslie Fusckò et moi procédions à une reconnaissance des possibilités d'escalades rocheuses de ce pays. Ce voyage avait aussi pour cadre un échange entre les Fédérations française et iranienne d'alpinisme.

En compagnie de Saïd Résaée, Président du club d'escalade local, Pascal Laheurte - second de cordée ce jour-là - venait d'ouvrir une voie nouvelle sur la paroi d'Abshar Sangi, haute de cent vingt mètres, dominant cette belle ville de Khorramābād située dans la province du Lorestan, à huit cents kilomètres à l'ouest de Téhéran. C'était la première fois que des alpinistes étrangers se rendaient dans ce secteur de l'Iran. C'était aussi la première fois lors d'un voyage, que nous ne grimpons pas ensemble, Pascal et moi.

Pas facile de résumer, en trois coups de cuiller à mots, un homme comme Pascal.

Pour reprendre le titre d'un superbe livre de José Giovanni, je dirais qu'« il avait dans le cœur des jardins formidables » ; mais des jardins secrets, dont je ne suis arrivé, en dix-huit ans d'amitié, qu'à entrouvrir quelques portes.

Né à Vesoul le 6 juillet 1950 - nous avons fêté ses 49 ans à Téhéran quelque jours avant ce drame - Pascal était le quatrième d'une famille de huit enfants. Après de brillantes études, il se retrouva professeur de mathématiques. Mais très vite, il démissionna de l'Éducation Nationale : déjà, un ami l'attendait pour un tour d'Afrique ; un voyage qui, au final, ne verra pas le jour. Il embrassa ensuite la carrière d'éducateur spécialisé, profession qu'il exercera jusqu'à la fin de sa vie.

Il avait débuté l'alpinisme au milieu des années 60, à l'âge de 13 ou 14 ans. Cette passion ne devait plus le lâcher. Ce qui l'avait d'emblée séduit dans l'alpinisme, dans sa quête de la montagne, c'était davantage le côté marginal de la pratique lié au parfum d'aventure, plutôt que le banal aspect sportif. Ses modèles se nommaient alors Terray, Lachenal, Bonatti, Desmaison...

Rapidement, avec une poignée d'amis vésuliens, dont Pascal Ottmann – alpiniste exceptionnel devenu professeur à l'E.N.S.A., disparu tragiquement en 1984 lors d'une tentative de première hivernale en solo de l'intégrale de Peuterey – Pascal aborda la haute montagne et les grandes courses. Le matériel, parfois manquant, était souvent hétéroclite. Exemple, parmi beaucoup d'autres, pour gravir l'éperon Frendo à l'Aiguille du Midi : une vieille corde, pas de baudrier, quatre mousquetons, une paire de crampons à dix pointes et un vieux piolet des années cinquante !

C'est en 1975 que j'entendis parler de lui pour la première fois. C'est cette année là que nous aurions dû nous rencontrer.

Alors que j'effectuais péniblement mon service militaire à Grenoble, une équipe d'amis franc-comtois préparait avec René Desmaison, une expédition à la face sud du Huandoy au Pérou. Jean-Pierre Etienne, Président du club local et organisateur du voyage, n'avait pas hésité un instant à sélectionner la cordée vésulienne Ottmann-Laheurte. Les deux hommes se connaissaient bien. N'avaient-ils pas réalisé discrètement et ensemble, nombre de grandes courses dans les Alpes ? Ainsi la septième ascension de la directe américaine aux Drus, ou l'ascension hivernale de la face est du Grand Capucin...

Seul juge de ce qu'allait être son équipe au final, René Desmaison avait prévu un test ultime : l'ouverture d'une voie directe et de haute difficulté dans la très surplombante - et délitée - paroi des Voûtes en Dévoluy. Depuis ma chambrée du 6ème BCA, je suivais la progression des cordées dans la presse. Seule une lettre du Président du club aurait pu me valoir une autorisation militaire exceptionnelle, et me permettre de rejoindre l'équipe dans le Dévoluy. Ce courrier, bien que promis, n'arriva jamais. Faute d'avoir pu participer à ce test à la paroi des Voûtes, je ne fus pas retenu l'année suivante pour le voyage péruvien.

Pascal, lui non plus, n'était pas du voyage !

La raison de son absence me fut donnée quelques mois plus tard par Pascal Ottmann.

Dans le but de financer l'expédition, l'organisateur avait fait confectionner une multitude de tee-shirts, obligeant les grimpeurs à faire du porte-à-porte pour les vendre. Pascal n'avait pas aimé cette façon de transformer les grimpeurs en V.R.P. Il faut dire qu'ayant déjà participé à une expérience similaire quelques années plus tôt, justement au Pérou, Pascal s'était beaucoup investi avant le départ. L'expédition avait pour objectif une voie directe à la face sud du Taulliraju, mais les membres du groupe avaient vite renoncé au pied de la face. Pascal s'était alors désolidarisé de l'équipe pour effectuer des ascensions solitaires - comme la face sud directe de l'Artesonraju - ainsi que quelques courses avec un groupe d'alpinistes amateurs de rencontre. Malgré ces réussites, cette première expédition lui avait laissé un goût amer. Aussi, comprendra-t-on aisément ses réticences à jouer de nouveau les représentants multiscartes. Bien sûr, plus tard, sans trop se l'avouer, il regrettera de ne pas être parti avec son ami Ottmann, de n'avoir pas grimpé avec René Desmaison. Mais bon ! C'était ainsi ! Quand il prenait une décision, même si elle lui coûtait, généralement il s'y tenait.

Notre première rencontre eut lieu finalement en décembre 1981. De retour d'un premier voyage dans les montagnes du Hoggar, je désirais repartir là-bas au plus vite. Plutôt que de survoler le Sahara pour rejoindre Tamanrasset, mon souhait était de traverser le désert en véhicule tout terrain. Bref, je voulais ajouter de l'aventure à l'aventure, mais je n'avais aucune notion de mécanique et pas davantage de 4 x 4. Sur les conseils d'un ami journaliste, je lançai un "appel d'offre" par voie de presse. Après plusieurs contacts farfelus, je reçus celui d'un vésulien qui prétendait connaître Pascal. Ce dernier me fut présenté à la fin de l'une de mes conférences. Immédiatement, un courant très fort passa entre nous et nous eûmes tôt fait d'élaborer un sérieux projet saharien.

Depuis plus de dix ans, je parcourais les montagnes avec des "copains de circonstance". À défaut de frère, je cherchais LE véritable ami. J'espérais pouvoir le trouver en chemin et de préférence dans le milieu qui était le mien : la montagne. Ce grand frère que, privilège extrême, j'allais me choisir, je ne le savais pas encore mais je venais de le trouver en la personne de Pascal.

Nous sommes partis à huit, quelques jours avant la fin de ce mois de décembre 1981, à bord d'une vieille ambulance des surplus de l'armée et d'une 4L... de dix-huit ans d'âge. Ces deux véhicules avaient été entièrement retapés et révisés par Pascal. Nos objectifs étaient centrés sur deux choses : descendre à ski les plus hautes dunes du grand erg oriental et grimper dans le Hoggar. Et puis, s'il nous restait le temps et l'envie, nous tenterions la première ascension directe de la face sud de l'Illamane, alors vierge.

Si nous avons mené à bien l'ensemble du programme, nous avons échoué d'un rien à l'Illamane. À notre décharge, il faut avouer qu'il s'agissait de la plus difficile paroi du Hoggar non encore gravie, que le

filetage de notre unique tamponnoir était cuit et que les deux autres camarades alpinistes de l'équipe, devaient s'encorder pour la première ou deuxième fois. L'initiation à l'escalade même lors d'une première ascension, n'était pas la moindre des prouesses réalisées à maintes reprises par Pascal. Au cours des années suivantes, il n'éprouvera d'ailleurs aucune gêne à emmener des débutants (ou presque) tracer des itinéraires très difficiles, notamment dans le Vercors. Combien de nos compagnons ont ainsi pu réaliser leur rêve ? Cela ne s'appelle pas inconscience, mais plus simplement don de soi, générosité.

Nous avons gravi les trois cents premiers mètres de la face sud en son centre. Seuls les cent derniers mètres, très surplombants, manqueront à l'appel et terniront quelque peu un bonheur absolu à l'Illamane. Bien sûr, à l'image des grimpeurs modernes, nous aurions pu monter par la voie normale, descendre depuis le sommet et finir d'équiper notre voie en rappel, qui plus est, avec l'aide d'une perceuse. Mais nous aurions eu l'impression de "grimper faux", de ne pas respecter les règles du jeu, d'être en quelque sorte des faussaires !

Oui, nous aurions ressenti cela comme une tricherie. Or entre nous, il n'a jamais été question de tricher : pas plus avec l'amitié dans la vie, qu'avec l'éthique en montagne. À nos yeux, une voie ouverte (ou terminée) du haut ne valait pas tripette et surtout ne méritait aucune mention dans une chronique alpine, sinon celle de la mise en touche ; de même l'usage de la perceuse équivalait, nous semblait-il, à l'emploi - tellement critiqué en son temps - du compresseur de Maestri au Cerro Torre. Très respectueux de l'histoire de l'alpinisme et de ceux qui en ont écrit les plus belles pages, nous avons terriblement souffert de l'éclosion de ce nouvel alpinisme consommateur - où la fin ne justifie pas toujours les moyens - souvent construit avec du "n'importe quoi, n'importe comment pourvu que ça rapporte !", et qui, peu à peu, année après année, envahissait les falaises, mais aussi les montagnes.

Alpinistes et montagnards traditionalistes, spectateurs impuissants, nous étions parfois écœurés d'assister à l'équipement systématique, et parfois anarchique, de voies pas toujours logiques, tracées à quelques mètres d'itinéraires magnifiques et historiques. En cela, notre vision de l'alpinisme était un peu naïve et sans doute idéaliste, mais elle est cependant toujours restée très pure. Les choses nous paraissaient claires : les "anciens" nous avaient transmis un héritage, notre devoir était de le préserver et de penser aux générations futures.

Oui, les inquiétudes et les réflexions de Pascal sur ces sujets rejoignaient très souvent les miennes. Cela nous rapprochait davantage encore.

En dix-huit ans de cordée, la directissime de l'Illamane restera notre seul échec.

Savoir que ce dernier est d'abord dû à une moralité rigoureuse, est une chose qui me réchauffe le cœur. Alors que j'écris ces lignes, cette paroi attend d'ailleurs toujours sa directissime idéale. Nous nous étions promis, rêve longtemps caressé, d'y retourner dès les problèmes algériens résolus. Notre souhait était d'achever cet itinéraire à notre façon : proprement et sans bavure.

Après ce premier périple en hiver 1981-1982 dans le Hoggar, nous avons multiplié les courses et les voyages : Mont-Blanc, Vercors, Ben Nevis en Ecosse, pilier du Troltilt en Norvège, Mallos de Riglos et Montserrat en Espagne, montagnes de l'Aouï au Maroc, la Tanzanie, le Mont Kenya, la Jordanie, le Niger, où nous fûmes d'ailleurs la seule cordée à tracer une voie nouvelle sur ce rocher particulier sans employer de perceuse, et bien d'autres aventures encore, que forcément j'oublie.

Enfin, il y eut nos "merveilleux voyages" dans les montagnes du Hoggar. Notamment celui de février 1988, où avec Gérard Jacob et Richard Rodriguez, nous avons collectionné les voies nouvelles avec succès : Iharen, Clocher des Tizoulaig, Adaouda...

Si loin et être ensemble...

C'est vrai qu'en dix-huit années nous en avons vécu des équipées ; nous en avons essuyé des tempêtes aux ciels noirs d'orages, noyés de pluies glacées ; nous en avons connu de ces retours parfois amers et déçus, car sans la magie de la cime gagnée.

Transformant quelques journées d'hiver glacées en soleil d'été, nous n'hésitions pas à jouer avec le mistral griffant les parois blanches des Calanques. Les massifs de la Chartreuse et du Vercors ? Nous nous étions merveilleusement habitués au charme particulier des belles parois grises : nous aimions tant nous y retrouver !

La haute montagne ? Pendant ces dix-huit années, ensemble, nous avons écrit nos pas sur une neige aussitôt balayée par les forts vents d'altitude. Alors, sans cesse, nous avons recommencé à marcher, plus loin, plus haut, plus vite, comme poussés par une irrésistible envie de vivre, que même notre passion dévorante pour la montagne ne parvenait jamais à rassasier entièrement.

Et puis, il n'y avait pas que la montagne pour sceller amitié et complicité. La poésie, la littérature (Pascal a écrit de très beaux textes poétiques qui, je l'espère, seront un jour publiés), la philosophie, la sociologie, la musique (Ah ! Brel, Brassens, Ferré... mais aussi Thiéfaïne !), tout était prétexte à discussions et à débats.

Avec Pascal, les sujets tabous n'existaient pas. En montagne, chacun de nous était conscient des capacités et des carences de l'autre. Dans la vie, l'analyse de Pascal concernant le train-train quotidien sonnait souvent très juste et rejoignait, la plupart du temps, mon propre avis.

Fin 1990, en apprenant mon cancer, Pascal comprit que nous n'avions plus de temps à perdre. Chaque sommet pouvait être le dernier. Chaque montagne gravie, par la force des choses, sonnait comme une sorte d'adieu (en témoigne la dernière voie que nous avons ouverte ensemble dans le Vercors, portant le nom prédestiné de "Chronique d'une mort annoncée". C'était alors à la mienne que nous pensions, pas à la sienne).

La patience, la gentillesse, l'écoute, l'extrême compréhension surtout, dont il fit preuve à mon égard, dépassent de loin les limites imaginables. Je ne donnerai qu'un seul exemple. Après ma première intervention chirurgicale de 1991 qui a duré plus de dix heures, il vint me voir sur mon lit d'hôpital.

"Tu vois Bouc (surnom donné à Pascal, au même titre que "Grand"), tu vois lui dis-je dans un sourire un peu triste, la vie... comment te dire... il ne semble pas que j'y ai un grand avenir... bref, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux que j'investisse ailleurs ?"

Tout en m'offrant, avec une émotion mal dissimulée par l'humour, un recueil de poésies de Boris Vian portant un titre évocateur : *Je voudrais pas crever*, il me rappela cette idée que j'avais formulée quelques semaines auparavant : gravir le grand surplomb du Bournillon dans le Vercors à ma sortie d'hôpital. Avait-il cru à cette plaisanterie ? Pensait-il vraiment la chose possible ? Ou était-ce plutôt sa façon à lui de me dire : "Tu as raison, bats-toi, je suis à tes côtés" ? Était-ce son pari à lui, sur mon avenir à moi ?

Toujours est-il que quinze jours après ma sortie du C.H.U - alors que les médecins étaient extrêmement réservés sur mon sort - nous tournions tels des girouettes au plafond du gigantesque surplomb. En fait, l'inévitable se produisit : vu mon état de faiblesse, mon ventre douloureux avec mes plaies à peine cicatrisées, nous n'avons pu effectuer que quelques longueurs. Mais cette fois là, grâce à Pascal, j'ai compris que peut-être, en m'accrochant, rien n'était perdu et que tout allait pouvoir encore continuer. Pas tout à fait comme avant, certes, mais bon...

Ce jour-là, Pascal m'a transmis un message d'une valeur inestimable. J'ai pris conscience, à ce moment précis que je pourrais, quoi qu'il arrive, toujours compter sur l'aide de mon "grand frère" !

Ces dix dernières années, nous les avons passées sur un volcan. Pascal s'est marié, a eu une fille puis un fils - il était déjà père d'une grande fille de trente ans - a retapé une grande maison en Haute Saône, a repris, avec succès, des études de sociologie à la fac tout en continuant à travailler. Il s'est également mis au parapente.

De mon côté, j'ai eu fort à faire avec ma maladie, mes interventions chirurgicales et mes différents traitements. Pourtant, à la moindre possibilité, nous partions en montagne. Finalement, l'amitié c'est un peu comme le bon vin : ça prend du corps en vieillissant. Quand les rides se dessinent, que le souffle devient plus court, les lendemains de course plus douloureux, les expéditions plus éreintantes, une sorte de bien-être un peu mélancolique s'installe.

Cela se nomme peut-être sagesse ?

En ce sens, cette reconnaissance en Iran arrivait à point. Cette fois, il n'était pas question d'exploit. Il fallait juste essayer de comprendre d'autres hommes, une autre culture ; tenter d'analyser une approche différente de l'alpinisme et développer des relations amicales. Il suffisait d'ouvrir les yeux et de photographier de belles montagnes, de prendre des notes.

Mais voilà. Il y avait cette modeste paroi d'Abshar Sangi à gravir. Elle devait sceller l'amitié naissante entre deux hommes, entre deux montagnards, entre deux peuples, car l'amour de la montagne, lui, se moque bien des frontières. Si le destin n'avait pas été contraire, je ne doute pas que d'autres projets seraient nés. Déjà, les mots Patagonie et Népal revenaient sans cesse dans nos conversations.

Finalement les montagnes ne sont-elles pas posées ici où là avec pour but unique de nous faire rêver ? Et puis cette année, Pascal devait nous rejoindre au GHM. Ses capacités et sa liste de courses le lui permettaient aisément, et plusieurs membres s'étaient offerts comme second parrain.

Je sais que l'amitié qui me liait à lui était unique. Jamais je ne retrouverai un ami et un compagnon de cordée tel que Pascal. Je ne le cherche d'ailleurs pas. Si l'amitié aide à vivre, elle est à chaque fois et pour chaque être, différente : irremplaçable !

Reprenant en les paraphrasant ces quelques mots de Simone de Beauvoir tirés de *La Cérémonie des Adieux*, j'ajouterai simplement ceci : sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira peut-être pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que pendant dix-huit années, notre cordée ait pu aussi bien fonctionner, et notre amitié aussi bien s'accorder.

La dernière photo (Pascal dans l’Absar Sangui, Iran 13 juillet 1999)

